

## Les basques et le cuivre

Si les langues étaient synchroniquement et diachroniquement logiques, il y aurait *ab ovo* un signifiant, et un seul, par signifié et il en irait ainsi indéfiniment. Mais une telle logique n'est observable en fait que dans un nombre extrêmement limité de cas (concepts rebelles à l'innovation lexicale). Voici deux séries d'exemples du contraire:

1.° dans nombre de langues anciennes la distinction lexicale n'est pas nette en matière de métaux. Gr.class.*chalkós* signifie, selon le cas, cuivre, bronze et même fer; lat. *aes*, cuivre, airain ou bronze, etc. Et en houaïlou moderne (langue parlée aux îles Loyalty), on use du gallicisme *monè* pour désigner des métaux aussi différents que le cuivre et le nickel.

Accessoirement il est à noter que, par synecdoque, le nom d'un métal est souvent utilisé pour désigner la monnaie qu'on en tire. Il en est ainsi, par exemple, de gr.*chalkós*, de lat.*aes*, de houaïlou *moné*, d'angl.*copper*, de pol.*miedz* (=cuivre ou billon de cuivre), d'esp. *cobre* (en Amérique latine), d'it.*rame*, etc.

2.° logiquement le métal le plus anciennement connu au sein de telle ou telle ethnie devrait porter une appellation vernaculaire ancienne et plus un métal est moderne, plus l'appellation devrait l'être aussi. C'est d'ailleurs à peu près la règle générale à l'époque contemporaine (par exemple dans les appellations de l'aluminium). Mais cette règle générale est loin d'être immémoriale.

C'est ainsi qu'au Pays basque, comme un peu partout en Europe pré-historique, le cuivre a certainement été l'un des métaux usuels les plus anciennement connus. Or en euskarien, cuivre se dit *kobre*, mot qui n'est pas même d'origine latine, mais seulement, comme en témoigne la finale (-e et non -u comme en latin), un romanisme (emprunt au castillan ou à un dialecte hispanique).

Comment s'expliquer cette extraordinaire anomalie?

Faute de documents historiques, une seule approche méthodologique est théoriquement possible: le comparatisme. En l'occurrence celui-ci se justifie *a priori* par le fait que l'appellation latino-romane du cuivre n'a pas pénétré que le domaine euskarien.

La forme latine n'a pas seulement fait souche, en concurrence avec *aeramen*, dans nombre de langues romanes (ce qui ne saurait nous surprendre), mais aussi en germanique (angl.*copper*; all.*Kupfer*; norv.*kopper*; suéd.*koppar*; dan.*kobber*; néerl.*koper*). La chose est étonnante, car grâce à la phonétique, nous savons que l'appellation latine est passée à l'allemand au VI<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, c'est-à-dire en une période où les Germains connaissaient depuis longtemps le cuivre. Qui plus est, l'appellation latine de ce métal a pénétré jusqu'au finnois, sous la forme *kupari*, concurrente de l'appellation indigène *vaski*.

Au sein du monde slave, le cuivre porte un nom uniforme aux variations phonétiques près: pol.*miedz*, bul.*med*, russ.*medy*, etc. Mais les Turcs ont importé en Yougoslavie et en Albanie leur propre appellation, *bakir*, devenue *bakar* en serbo-croate et *bakërr* en albanais. Or les Slaves du sud, comme les autres, connaissaient depuis longtemps le cuivre lorsque les Turcs ont envahi la péninsule balkanique.

Des phénomènes apparentés sont observables en Afrique. En wolof, par *koppar* (anglicisme transparent), on entend un billon, une monnaie de cuivre; en bambara, par *koporo*, on entend une pièce de 10 centimes, etc. Pourtant ces langues possèdent une appellation locale du cuivre. Le bambara en connaît même trois: *dégné*, *sira* et *n'sira*. Que s'est-il passé? Le cuivre importé sous forme de billon par les commerçants, les voyageurs, les explorateurs et les colons, a drainé derrière lui le nom exogène de la monnaie correspondante (c'est un trait bien connu des noms de monnaie qu'ils circulent sans être traduits). On a beaucoup usé du billon, qui permettait de faire à bon compte de fructueuses affaires chez des peuples encore inaccoutumés à la monnaie. D'où des doublets sémantiques comme ceux attestés encore aujourd'hui en bambara.

La même chose a dû se produire en Finlande. En effet des deux appellations concurrentes du cuivre en finnois, *vaski* et *kupari*, seule la première est encore très vivante: la seconde n'est plus guère usitée que dans des composés, tel *vaski-äärme*, sorte de serpent (or l'on sait que les termes composés sont usuellement d'excellents conservateurs des composants tombés en désuétude à l'état isolé). Selon toute probabilité, par *kupari* l'on a entendu initialement la menue monnaie utilisée par les négociants venus de l'extérieur. Une fois les deux termes devenus synonymes, il y a eu concurrence polyonymique, c'est-à-dire état concurrentiel très favorable à l'éviction lexicale.

La tendance des ethnies conquérantes ou dominatrices à exploiter les ethnies moins évoluées et moins expérimentées en matière monétaire a dû se manifester un peu partout: dans les pays conquis ou soumis par les Turcs ou les Arabes aussi bien que dans ceux tombés dans l'orbite du commerce

## LES BASQUES ET LE CUIVRE

et des missions d'obédience méditerranéenne en Europe. Et il est notable que même au Portugal, on entendait au Moyen âge par *cobres* un modeste billon.

Dans une telle perspective, il est difficile d'imaginer que le Pays basque aurait pu échapper à la règle. *Kobre* y a été introduit dans les mêmes conditions qu'ailleurs en Europe non méditerranéenne, peut-être vers la même époque qu'en Germanie. Et l'appellation vernaculaire, une fois synonymisée, aura disparu là comme en Germanie (mais non en Finlande) victime de la polyonymie.

Ainsi s'explique qu'au Pays basque un métal connu de date immémoriale porte un nom qui ne saurait remonter au-delà du Moyen âge.

Ceci n'est pas une simple vue de l'esprit. Voyageant au Pays basque vers 1870, le baron Ch. Davillier s'était muni de monnaie d'or et d'argent... qu'il ne réussit pas à écouler. Les autochtones préféraient de beaucoup les billons de cuivre, qui leur paraissaient représenter une valeur plus sûre et moins sujette à faux-monnayage. Bien antérieurement, Madame d'Aulnoy avait procédé à une observation identique: «sur 10.000 francs, écrit-elle, il n'y a pas 100 pistoles d'or ou d'argent». A la même époque les habitants des Baléares méprisaient l'argent et l'or monnayés «parce que, disaient-ils, ces deux métaux sont la source de malheurs sans nombre». Et encore en 1882, les Tschuktschis, lorsqu'ils avaient à opter entre des pièces d'or et d'argent ou des boutons de cuivre, n'acceptaient que ces derniers (cf. *Le tour du monde*, 1.er sem. 1873, pp. 378 et 391 et 1.er sem. 1882, p. 108 et H. POLGE, *L'or métal non précieux dans L'irrationnel dans l'histoire*, Auch, Société archéologique du Gers, 1968, p. 15 et suiv.).

H. POLGE

